

Peu avant midi, à plus de soixante à l'heure sur l'avenue, ça l'a secouée comme un flash de radar. Coup de frein, barrissement de klaxons, elle crie, bifurque dans la première à droite, s'arrête sur un bateau, coupe le contact, se frotte les bras et les rapproche, mains aux épaules, haletante, qu'est-ce que c'était ?... aveuglée en plein excès de vitesse, frôlant, frôlée... si c'était un radar, la photo dira quoi, à cette seconde, son visage à cette seconde, elle le verra, le voit, son visage de l'arrivée, tendu encore pendant la traversée des faubourgs ralentie par les poids lourds et les feux, puis le panneau, l'avenue, les arbres, j'y suis, je double, l'élan, la photo le dira, et si c'était la dernière, la dernière photo d'elle révélée dans dix jours, une lettre recommandée, l'avis, l'amende, la preuve en noir et blanc : elle ici, et toute la fatigue, le trac bruyamment expirés...

Elle fixe la pendule digitale du tableau de bord, les traits ambrés disposés en carrés ouverts, fermés : le

cinq, le huit, en pensant aux allumettes du casse-tête de l'enfance où il suffisait d'en déplacer une pour former ou fermer la maison... Ses mains glissent, se posent. Machinalement, elle se remet en route, tourne à droite pour rejoindre l'avenue et vérifier qu'il y avait bien un radar dissimulé devant une voiture suspecte, la photo, j'aimerais tant... et s'il est là, si on doit, dans dix minutes, je peux y être dans dix minutes si je me dépêche, mais je n'ai pas de fleurs... c'est ça : les fleurs...

Apaisée, elle fait demi-tour : les fleurs. L'avertissement ressenti quelques instants plus tôt n'avait donc rien à voir avec son voyage et sa présence indésirable à l'enterrement mais concernait évidemment les fleurs, l'erreur qu'elle s'apprêtait à commettre en maintenant sa décision d'arriver les mains vides, de répondre à d'éventuelles remarques en invoquant un oubli que l'agitation de ses préparatifs, ses enfants à caser, la longue route et surtout l'émotion, elle ne manquerait pas de le dire : l'émotion, ce mot excusait tout, elle s'en était rendu compte ces derniers jours, elle l'avait prononcé tant de fois et avec d'autant plus de franchise que la mort d'Odette, à partir du moment où elle était soudain devenue envisageable puis peu à peu prévisible, inéluctable le jeudi et attendue tout le week-end jusqu'à ce que, vers six heures le lundi matin, comme en dormant, lui avait dit Muriel au téléphone, elle n'a pas souffert, la garde était là...

– Et Do ?... comment... ? Dans quel état maintenant, mon Dieu... ! Je peux lui parler ?...

– Oui, je vais voir, attends.

Et au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, certainement trois ou quatre tout à fait silencieuses, comme si Muriel avait enfoncé le combiné dans un coussin pour l'éloigner, l'isoler encore plus ou lui passer le relais en l'asseyant de force au chevet de la morte, le temps de chercher Do dans une maison soudain devenue immense, Carine se demandait ce qu'elle pourrait bien lui dire. Espérait l'entendre pleurer pour pouvoir l'attirer contre elle et le réconforter en lui promettant de venir à l'enterrement ou tout de suite, s'il avait besoin d'elle, elle partirait séance tenante, son cœur, malgré toutes ces années de séparation, son cœur de mère n'avait jamais battu si fort, elle seule pouvait le consoler et comprendre, sentir quel drame, quel chagrin, mon chéri, ta grand-mère...

Déconcertée, quand il avait enfin pris la communication aussi laconiquement que les jours précédents, elle s'était aussitôt persuadée que sa voix était plus sourde, plus pâteuse. Il lui semblait percevoir des reniflements discrets tandis qu'elle formulait ses questions pressantes auxquelles il répondait docilement comme toujours : oui, non, je peux pas dire... Mais si je viens, si je m'arrange, dès qu'on connaîtra la date, pour être près de toi le jour de l'enterrement, ça te fera plaisir ?... Je regrette tellement de ne pas avoir pu la revoir, ta pauvre mamie, c'est arrivé trop brusquement, mais est-ce qu'au moins ton père... est-ce qu'il a pu, lui, finalement, est-ce qu'il est là ?... Do ! Tu m'entends ? Tu ne veux pas me le dire ?...

– Il va venir.

Et, sachant que c'était inutile de lui demander une fois de plus si c'était sûr, s'il s'était vraiment manifesté pour indiquer un lieu, une heure où Muriel devrait aller le chercher, étant donné que la garde lui avait affirmé la veille au téléphone que Silaz avait été prévenu mais qu'on était sans aucune nouvelle, elle avait dit :

– Bon, mais moi en tout cas, moi je viendrai.

Midi six, les fleurs... Elle roule tranquillement vers le cimetière en récapitulant à mi-voix ses priorités : faire une croix sur la cérémonie, m'arrêter dans un bistro pour prendre un café, me laver les mains, me remaquiller, me regarder dans une vraie glace, les détails et l'ensemble, mes sourcils, mon foulard, mes cheveux, s'il est là... parfum, changer de chaussures, acheter une fleur, un lys évidemment, elle adorait les lys, mais si tout le monde y a pensé, si le cercueil croule sous une montagne de lys, le mien... des anémones alors ?... un petit bouquet que je pourrai tenir discrètement et lancer dans le trou sans être encombrée, maladroite, leurs regards sur moi quand ce sera mon tour... ou demander plutôt au fleuriste de couper la tige, de ne laisser que la fleur, bien ouverte de préférence, c'est juste le geste, vous savez, un rituel dans cette famille, mais servez d'abord la dame, je vais réfléchir encore un peu, j'ai le temps, j'ai beaucoup trop de temps maintenant parce que la cérémonie, ça ne sert à rien, je préfère attendre qu'ils soient sortis, ce

sera plus facile de les retrouver dehors, oui, je vais m'arranger pour arriver au moment où le cortège traversera le cimetière et me fondre dans la queue, leur donner l'impression quand ils se répartiront autour de la tombe que j'étais avec eux dans la chapelle... et si, à ce moment-là, on se... s'il me... sans courage tout d'un coup...